

2 pièces

LE RÊVE DE D'ALEMBERT

d'après Denis Diderot

Adaptation et dramaturgie : Elisabeth de Fontenay,
Joëlle Gras, Jacques Nichet, Jean-Jacques Préau



suivi de

DONNE-MOI UN RÊVE

de Robert-F. Rudin

Actualité Théâtrale

L'AVANT
SCÈNE
THÉÂTRE



(C. Camberoque)

Éditorial

Oniriques

Les rêves sont des éléments de pensée, puisés dans notre mémoire et transformés en images visuelles ou auditives. Ils contiennent des éléments conscients et inconscients. Dans l'optique du XX^e siècle, ce sont essentiellement les aspects inconscients qui mobilisent l'intérêt des psychologues. Les images du rêve sont parfois modifiées par une symbolisation qui permet d'exprimer notre réalité affective, souvent si complexe qu'il est difficile de la conceptualiser clairement. Elles ne sont donc pas soumises à la logique mais expriment le dynamisme de notre affectivité et sont ainsi assez proches du noyau inconscient de notre personnalité. Pour Freud, le rêve, voie royale de la découverte de l'inconscient, correspond à une satisfaction vicariante d'un désir refoulé, habituellement relatif à la sexualité infantile. L'investigation analytique dégage le « contenu manifeste » du rêve qui apparaîtra ensuite comme une organisation de pensées, un discours exprimant un ou plusieurs désirs (« contenu latent »). Pour Jung, le rêve peut laisser apparaître à la fois l'« inconscient collectif », qui relève d'une structure commune à la condition humaine et se prête ainsi à une signification collective, et l'« inconscient personnel », ou l'« ombre », à savoir des contenus affectifs refoulés et perdus de la conscience. Comment pourrions-nous exister dans le monde sans projeter une ombre ? La méthode freudienne a abouti à une minutieuse description de la part d'ombre qui est en l'homme : l'ombre inconsciente. Ces définitions très sommaires laissent sentir que l'on ne peut aujourd'hui parler de rêve sans y associer des idées de conflit ou de camouflage de conflit.

Au $XVIII^e$ siècle, nous retrouvons avec Diderot l'interprète éblouissant d'une philosophie optimiste et pratique, étoffée et développée à l'appui des connaissances scientifiques les plus avancées de l'époque qui lui furent livrées par son ami intime, le médecin Bordeu. Ce matérialisme cohérent et dynamiste prône que la pensée est le résultat de la sensibilité, laquelle est une propriété universelle de la matière. La sensibilité définit l'agréable, la raison, l'utile. Le moi forme une unité absolue. L'âme n'est que matière et sensibilité mais elle règne sur le corps autant que le corps sur elle. C'est ainsi que dans cette unité parfaite, l'homme qui veille n'est pas différent de l'homme qui rêve chez qui la volonté est manifestement conditionnée par « la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est. Mlle de L'Espinasse s'exclamera : « je puis donc assurer à toute la terre qu'il n'y a pas de différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve ». L'état onirique de d'Alembert endormi, en présence des deux protagonistes éveillés qui échangent des répliques alertes et complices, semble être celui isolé du monde extérieur et dans lequel divers contenus de sa mémoire sont réactivés. Bordeu dira : « le rêve monte des filets à l'origine ou descend de l'origine aux filets. Si l'organe destiné à l'acte vénérien s'agite, l'image d'une femme se réveillera dans le cerveau... » Dans son délire prophétique et cosmique, il s'apostrophe lui-même, c'est-à-dire qu'il joue le rôle de son ami Diderot.

Ce rêve ne se prête donc à aucune interprétation freudienne ni ne reflète des contenus affectifs cachés dans l'« ombre » ; il serait plutôt semblable « à la résonance des cordes sensibles de l'instrument philosophe... en même temps musicien et instrument... qui a la mémoire du son qu'il rend... » La situation de rêve donne à Diderot le prétexte « d'imaginer en pensée ce qu'il pourrait faire, faute de pouvoir l'expérimenter » et d'avancer des hypothèses coquines et audacieuses. N'oublions pas qu'il a écrit ces propos « pour le plaisir de se rendre compte à lui-même de ses opinions ». La même parole est prêtée à des personnages vivant et rêvant.

Alors que dans *Le Rêve de d'Alembert*, l'espace scénique, dominé par un grand lit, est bien défini, la pièce *Donne-moi un rêve* nous transporte dans un cadre champêtre infini au sein duquel les trois personnages, mi-oniriques, mi-réels, ne nous laissent pas délimiter où se termine la réalité et où commence le rêve. L'ensemble peut être envisagé comme un conte d'où émanent des pensées et des images infiniment profondes, puisées en partie dans notre « ombre » et en partie dans notre « inconscient collectif ». Chaque lecteur ou spectateur trouvera à travers les images du train, du lavement de pieds, du père et du voyage certains symboles subjectifs et

collectifs de son inconscient. Seules les interprétations posthumes, formulées après coup, peuvent signifier des conflits dans le sens freudien. Le spectacle lui-même donne un rêve ; à chacun de le saisir tel qu'il se présente à lui.

Il est donc possible de choisir entre les Lumières du XVIII^e siècle qui avaient déjà éclairé le rêve en mettant en valeur sa fonction révélatrice et les Romantiques tardifs du XX^e siècle qui ont approfondi ces vues en précisant le rapport entre le contenu du rêve et l'histoire personnelle du rêveur.

Claire Berner Leenhardt



Denis Diderot - 1873 - B. N. (Roger Viollet)

Le rêve de d'Alembert

de Diderot

Mise en scène de Jacques Nichet

Assistant : Jean-Jacques Préau

Adaptation et dramaturgie : Elisabeth de Fontenay, Joëlle Gras, Jacques Nichet, Jean-Jacques Préau

avec

DIDEROT **Marc Berman**
 D'ALEMBERT **Jacques Echantillon**
 MLLE DE L'ESPINASSE **Emmanuelle Grangé**
 LE DOCTEUR BORDEU **Gabriel Monnet**

Scénographie : Alain Chambon

Costumes : Patrice Cauchetier

Perruques : Daniel Blanc

Eclairages : Marie Nicolas

Montage musical : Laurent Caillon

Espace sonore : Daniel Deshays

Régisseur général : Pierre Crousaud

Régie lumière : Laurent Aubry

Régie son : Bernard Vallery

Régie de plateau : Pernelle Famelart et Frédéric Ancelly

Réalisation des décors : Atelier du Théâtre des Treize Vents

Chef d'atelier : Daniel Faguet

Construction : Jacky Baume, Henri Marquet, Jean-Louis Wisson

Bernard Medge, Aïssa Bouali

Peinture : Michel Sarramejannes, Paule Barbé

Réalisation des costumes : Ateliers Gérard Audier

et Atelier du Théâtre des Treize Vents

Chapeaux : Suzy Lemasson

Création du Théâtre des Treize Vents

Centre Dramatique National du Languedoc-Roussillon

Coproduction Opéra de Montpellier

Théâtre de la Ville de Paris

C.A.C. Les Gêmeaux - Sceaux

Le Conseil Général des Hauts-de-Seine

Attachés de Presse : Monique Dupont (Paris),

Jean-François Fontana (Languedoc-Roussillon).

Le texte et la scénographie présentés ici sont ceux de la création du spectacle, le 9 mai 1987, à l'Opéra de Montpellier.

© Elisabeth de Fontenay/Joëlle Gras/Jacques Nichet/Jean-Jacques Préau - 1987



D'Alembert (J. Echantillon) : « Je vais à un terme... » (C. Camberoque)

*Mlle de L'Espinasse (E. Grangé) à Bordeu (G. Monnet) :
« ...faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. » (C. Camberoque)*



Le rêve de d'Alembert

L'espace est constitué par un immense parquet de bois recouvert de vernis bleu. Le premier plan, qui recouvre la fosse d'orchestre et va jusqu'au-delà du cadre de scène, est à peu près horizontal ; ensuite commence une pente, fortement incliné (30 %), qui surplombe le vide au lointain.

A mi-pente, un lit recouvert d'un fin tissu bleu sombre, est placé légèrement de biais, dans le sens de la pente. La cage de scène est traitée comme une immense « boîte noire ».

Premier dialogue : entretien entre d'Alembert et Diderot

Musique.

La salle s'éteint.

Lumière.

Diderot dévale la pente, suivi de d'Alembert. Diderot porte un panier en osier d'où il extrait des fraises, qu'il se met à manger.

D'ALEMBERT Mais enfin, si la matière est sensible, il faut que la pierre sente.

DIDEROT Pourquoi non ?

D'ALEMBERT Cela est dur à croire...

DIDEROT Oui, pour celui qui coupe la pierre, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier...

D'ALEMBERT Je voudrais bien que vous me disiez un jour ou l'autre, Monsieur le Philosophe, quelle différence vous mettez entre l'homme

et la statue, entre le marbre et la chair...

DIDEROT Assez peu, on fait du marbre avec de la chair et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT Mais l'un n'est pas l'autre... Je ne vois vraiment pas comment vous sautez de l'un à l'autre...

DIDEROT C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène assez commun.

D'ALEMBERT Et ce phénomène assez commun, quel est-il s'il vous plaît ?

DIDEROT *Offrant une fraise à d'Alembert.* Je vais vous le dire, puisque vous en voulez avoir la honte... Cela se fait toutes les fois que vous mangez...

D'ALEMBERT Toutes les fois que je mange ?

DIDEROT Oui. Car en mangeant, que faites-vous ? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même. Vous en faites de la chair. Vous l'animalisez. Vous le rendez sensible... Et ce que vous exécutez sur un aliment,

je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre...

D'ALEMBERT Et comment cela ?

DIDEROT Comment ? Je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT Rendre le marbre comestible ? Cela ne me paraît pas facile...

DIDEROT C'est mon affaire... que de vous en indiquer le procédé... (Il extrait de son panier un bout de pain sec, le montre à d'Alembert et se dispose à l'écraser sous son pied.) Je prends... la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT Doucement, s'il vous plaît. C'est le chef-d'œuvre de Falconet.

DIDEROT Cela ne fait rien à Falconet. La statue est payée...

D'ALEMBERT Pulvériser donc !

Diderot « pulvérise » le quignon de pain ; puis tout en parlant, il met les miettes dans un verre, les mélange avec du sucre et arrose le tout d'un peu de vin.

DIDEROT Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à de la terre végétale. Je les pétris bien ensemble. J'arrose le mélange. Je laisse putréfier, un an, deux ans, un siècle. Le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais ?

D'ALEMBERT Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

Diderot prend la fraise que d'Alembert tient toujours à la main et la met dans son verre.

DIDEROT Non, j'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre et je me nourris des plantes.

Musique. Diderot boit le contenu du verre et le lance derrière lui. Fin de la musique.

D'ALEMBERT Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair...

DIDEROT Avec du marbre, je fais donc de la chair, ou de l'âme, comme dit ma fille. Et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup ; car

vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense...

D'ALEMBERT J'en conviens. Avec tout cela, l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire de Monsieur d'Alembert, l'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux ? Rien.

D'ALEMBERT Comment rien ! On ne fait rien de rien !

DIDEROT *S'emparant de la canne de d'Alembert.* Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin eût atteint l'âge de la puberté, avant que le militaire Destouches fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparées dans les jeunes et frêles machines de l'une et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de sa mère et de son père... Voilà ce germe rare formé. Le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice... Le voilà attaché à la matrice par un long pédicule... (Il fait la « pantomime du foetus ».) Le voilà, s'accroissant successivement et s'avancant à l'état de foetus. Voilà le moment de sa sortie de l'obscurité prison arrivé. Le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom, tiré des Enfants-Trouvés ; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, Madame Rousseau ; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre !

Diderot touche d'Alembert de sa canne. Musique. Diderot danse, et fait tourner d'Alembert.

DIDEROT *Haussant le ton.* Comment cela s'est-il fait ? En mangeant... et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale. (Au public.) Mangez, digérez, distillez votre semence où il se doit... et *Ecce Homo.* (Diderot, tout en parlant, remonte la pente, tourne et redescend.) D'abord un être inerte, puis un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

Diderot finit sa danse couché par terre, enseveli dans

sa robe de chambre. Fin de la musique.

D'ALEMBERT Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants ?

DIDEROT Non.

D'ALEMBERT Ah ! Que vous me faites plaisir !

DIDEROT *Se relevant à demi.* Cela est contre l'expérience et la raison. Contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf ; contre la raison qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome, et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'ALEMBERT Mais sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originellement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été, qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermicule imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermicule ; c'est peut-être une production particulière, et momentanée de cette planète.

Diderot s'est relevé et s'écarte. D'Alembert le retient par sa robe de chambre.

D'ALEMBERT Comment avez-vous dit cela ?

DIDEROT Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

Diderot s'éloigne, remontant la pente.

D'ALEMBERT Qu'est-ce que cela fait ? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

DIDEROT Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ?

D'ALEMBERT Pourquoi non ? Le temps n'est rien pour la nature.

DIDEROT Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil ?

D'ALEMBERT D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

Diderot descend rejoindre d'Alembert au bord du pla-

teau. Il « éteint le soleil ». Noir.

DIDEROT Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il ? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. (Il fait flamber une allumette.) Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles contre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

D'ALEMBERT Et pourquoi les mêmes éléments épars, venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats ?

DIDEROT C'est que tout tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène, ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

La lumière revient progressivement.

D'ALEMBERT Mais pour en revenir à l'homme, puisque l'ordre général a voulu qu'il fût, rappelez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT Je m'en souviens.

D'ALEMBERT Franchement, vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même ?

D'ALEMBERT C'est la conscience d'avoir été lui, depuis le premier instant de sa réflexion, jusqu'au moment présent.

DIDEROT Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense !

D'ALEMBERT Cela me paraît. Il ne me reste plus qu'une difficulté !

DIDEROT Vous vous trompez. Il vous en reste bien davantage.

D'ALEMBERT Mais une principale...

DIDEROT Mais quand je n'en viendrais pas à bout, qu'en résulterait-il contre un enchaîne-

ment de faits incontestables ?... (Il lance sur la pente une multitude de petites billes blanches qui roulent ; il en prend une.) Voyez-vous cet œuf ? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie, et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf ? Une masse insensible, avant que le germe y soit introduit, et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore ? Une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie ? Par la chaleur. Que produira la chaleur ? Le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement ? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil, de moment en moment. (Il s'accroupit et fait apparaître un œuf. D'Alembert le prend et l'examine.) D'abord c'est un point qui oscille ; un filet qui s'étend et qui se colore ; de la chair qui se forme ; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes, qui paraissent ; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins ; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie. J'entends ses cris à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit ; la pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; (Il reprend l'œuf à d'Alembert, se relève, jette l'œuf sur la pente et le regarde rouler.) la voilà brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit.

D'ALEMBERT Il jouit...

DIDEROT Il a toutes vos affections, toutes vos actions, il les fait. Prétendez-vous avec Descartes, que c'est une pure machine imitative ? Mais les petits enfants se moqueront de vous ; si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous, il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison ; vous serez de bonne foi ; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, de la chaleur, et du mouvement, on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre, c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence ; ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque, dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément ? (Il va et vient sur la pente.) Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point ? Comment est-il venu ou comment s'est-il échappé, sans se mouvoir ? Où était-il ? Que faisait-il là ou ailleurs ? A-t-il été créé

à l'instant du besoin ? Existait-il, attendait-il un domicile ? Ecoutez-vous, et vous aurez pitié de vous-même... (Il descend rejoindre d'Alembert ; ils sont face à face.) Pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

Diderot s'écarte, sort un instant, revient avec un balai, et se met à balayer les restes de ses « expériences ». D'Alembert esquive ses coups de balai.

D'ALEMBERT Une supposition ? Cela vous plaît à dire. Mais si la sensibilité était une qualité essentiellement incompatible avec la matière ?

DIDEROT Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité ?

D'ALEMBERT Adieu, mon ami ; bonsoir et bonne nuit.

D'Alembert commence à gravir la pente pour sortir.

DIDEROT Vous plaisantez ; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien ; et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous ; car vous serez forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

D'ALEMBERT Vous vous trompez. Sceptique, je me serai couché ; sceptique, je me lèverai.

DIDEROT Sceptique ! Est-ce qu'on est sceptique ?

D'Alembert descend rejoindre Diderot et l'oblige à se tourner vers lui.

D'ALEMBERT En voici bien d'une autre ! N'allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique ? Et qui le sait mieux que moi ?

DIDEROT Attendez un moment.

Il pose son balai sur l'épaule de d'Alembert.

D'ALEMBERT Dépêchez-vous Diderot, car je suis pressé de dormir.

DIDEROT Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un homme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre ?

D'ALEMBERT Non. Ce serait l'âne de Buridan.

DIDEROT En ce cas, il n'y a donc point de sceptique ; puisqu'à l'exception de vos mathématiques qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres questions. La balance n'est donc jamais égale ; et il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance.

D'ALEMBERT Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite ; et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT C'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

D'ALEMBERT Et le soir, quand je me rappelle cette inconstance si rapide de mes jugements, je ne crois rien ni du matin ni de l'après-midi... Le soir !

D'Alembert s'écarte de Diderot. Celui-ci le rattrape et l'entoure de son bras.

DIDEROT Mais si je vous tirais à l'écart, et vous questionnant d'amitié, si je vous demandais, en conscience, des deux partis, quel est celui où vous trouvez le moins de difficultés ; de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan ?

D'ALEMBERT Je crois que non.

DIDEROT Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

D'ALEMBERT Je crois que vous avez raison.

DIDEROT Et moi aussi. Bonsoir, mon ami ; et souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. *Memento quia pulvis es.*

D'ALEMBERT Cela est triste.

Une musique funèbre s'élève.

DIDEROT Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

D'ALEMBERT Et que voulez-vous qu'il en arrive ? Mais qu'est-ce que cela me fait ? Qu'il en arrive ce qui pourra. Bonsoir. Je veux dormir !

La musique monte et envahit le plateau.

Le tissu bleu sombre disparaît brusquement au lointain, découvrant le lit de bois bleu, comme le plancher. Dans la pénombre, d'Alembert se déshabille et se couche. Mlle de L'Espinasse entre, laisse tomber quelques feuilles de papier, s'assoit par terre, appuyée au bord du lit.

Deuxième dialogue : le rêve de d'Alembert

Lumière.

Fin de la musique. Bordeu entre.

BORDEU Eh bien ! Qu'est-ce qu'il a de nouveau ? Est-ce qu'il est malade ?

Mlle de L'ESPINASSE *Se levant.*

Je le crains ; il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU Est-il éveillé ?

Mlle de L'ESPINASSE Pas encore.

Bordeu ausculte d'Alembert endormi.

BORDEU Ce ne sera rien.

Mlle de L'ESPINASSE Vous croyez ?

BORDEU J'en réponds. Le pouls est bon... Un peu faible... La peau moite... La respiration facile.

Mlle de L'ESPINASSE N'y a-t-il rien à lui faire ?

BORDEU Rien.

Mlle de L'ESPINASSE Tant mieux, car il déteste les remèdes.

BORDEU Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper ?

Mlle de L'ESPINASSE Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée, mais il revenu soucieux.

BORDEU C'est un petit mouvement fébrile qui n'aura pas de suite.

Mlle de L'ESPINASSE En rentrant, il a pris sa robe de chambre, son bonnet de nuit, et s'est jeté dans son fauteuil où il s'est assoupi.

BORDEU Le sommeil est bon partout. Mais il eût été mieux dans son lit.

Mlle de L'Espinasse Il s'est fâché contre Antoine qui le lui disait ; et il a fallu le tirailler une demi-heure pour le faire coucher.

Bordeu C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

Mlle de L'Espinasse Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, (*Elle gesticule, comme d'Alembert pendant la nuit*) à écarter ses couvertures et à parler haut.

Bordeu Et qu'est-ce qu'il disait ? de la géométrie ?

Mlle de L'Espinasse Non... cela avait tout l'air du délire... un vrai galimatias... cela m'a paru si fou que j'ai approché une petite table du pied de son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

Bordeu Bon tour de tête qui est bien de vous, et peut-on voir cela ?

Mlle de L'Espinasse Sans difficultés. Mais je veux mourir, si vous y comprenez quelque chose.

Bordeu Peut-être.

Mlle de L'Espinasse Docteur, êtes-vous prêt ?

Bordeu Oui.

Mlle de L'Espinasse *Lisant ses notes.* Ecoutez... un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... à ce point vivant, il s'en applique un autre, encore un autre ; et par ces applications successives il en résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... en disant cela, il se tâtait partout... Mais comment cette unité s'est-elle faite ?... Eh mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait ? Dormez... Il s'est tu.

D'Alembert s'agite dans son lit, rit, lance un oreiller, se retourne, s'apaise enfin. Bordeu ramasse l'oreiller.

Mlle de L'Espinasse Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à quelqu'un... Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal ?... un tout ?... un système un, ayant la conscience de son unité ? Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas... Docteur, y entendez-vous quelque chose ?

Bordeu A merveille.

Mlle de L'Espinasse Vous êtes bien heureux... ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée.

Bordeu Est-ce vous qui parlez ?

Mlle de L'Espinasse Non. C'est le rêveur.

D'Alembert somnambule sort de son lit et va se coucher sur la pente. Mlle de L'Espinasse esquisse un mouvement vers lui, Bordeu l'arrête.

Bordeu Continuez.

Mlle de L'Espinasse Je continue. Après ce préambule, il s'est mis à crier : Mademoiselle de L'Espinasse ! Mademoiselle de L'Espinasse ! — Que voulez-vous ? (*Bordeu va mettre l'oreiller sous la tête de d'Alembert et redescend vers Mlle de L'Espinasse.*) — Avez-vous quelquefois vu un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche ?... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un arbre, une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes ?... Les avez-vous vues ? — Oui, je les ai vues. (*Elle est face au public, les yeux fixés sur une grappe d'abeilles imaginaire.*) — Vous les avez vues ? — Oui, mon ami ; je vous dis qu'oui. — Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive ? Dites ! — Je n'en sais rien. — Dites toujours... vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignore pas, lui... et il vous dira que celle-ci pincera la suivante ; qu'il s'excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux ; que le tout s'agitiera, se remuera, qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris ; et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes, et à mille ou douze cents ailes... Eh bien, docteur ?

Bordeu Eh bien, savez-vous que ce rêve est fort beau, et que vous avez bien fait de l'écrire.

Mlle de L'Espinasse Rêvez-vous aussi ?

Bordeu Si peu que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

Mlle de L'Espinasse Je vous en défie.

Bordeu Vous m'en défiez ?

Mlle de L'Espinasse Oui.



Bordeu (G. Monnet) à Mlle de L'Espinasse (E. Grangé) : « ... l'art de créer des êtres qui ne sont pas... »
(C. Camberoque)

Bordeu (G. Monnet) à Mlle de L'Espinasse (E. Grangé) : « Mais vous ne m'écoutez pas... Où en êtes-vous ? »
(C. Camberoque)



BORDEU Et si je rencontre ?

MILLE DE L'ESPINASSE Si vous rencontrez, je vous promets... je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.

BORDEU Regardez sur votre papier et écoutez-moi. L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait ; mais, Mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal ? Amollissez les pattes par lesquelles elles se tiennent ; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. A présent, c'est un tout, un animal, un ; alors qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux... Tous nos organes...

MILLE DE L'ESPINASSE Tous nos organes !

BORDEU Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations...

MILLE DE L'ESPINASSE Après ?

BORDEU Tous nos organes ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générale.

MILLE DE L'ESPINASSE J'en suis confondue. C'est cela, et presque mot pour mot. Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU On s'en doutait. Est-ce là tout ?

MILLE DE L'ESPINASSE Oh que non. Vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou le sien, il m'a dit : Mademoiselle ? — Mon ami. — Approchez-vous... Encore... encore... J'aurais une chose à vous proposer. — Qu'est-ce ?... — Tenez cette grappe, la voilà, vous la voyez bien ? Là, là. Faisons une expérience — Quelle ? — Prenez vos ciseaux. Coupent-ils bien ? — A ravir — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles. Coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien ; vous êtes adroite comme une fée... (*Elle tend les bras comme pour attraper les abeilles.*) Voyez-vous comme elles s'envolent, une à une, deux à deux, trois à trois ; combien il y en a... Si vous m'avez bien compris, vous m'avez bien compris ?... Fort bien... supposez maintenant... supposez... (*D'Alembert, toujours somnambule, se relève et*

retourne à son lit.) Ma foi, Docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais, il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEU *Ramassant la couverture et allant border d'Alembert dans son lit.*

J'y suppléerai, si vous voulez.

MILLE DE L'ESPINASSE Si vous pouvez.

BORDEU Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau ; vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira, sans en faire mourir aucune ; et ce tout formé d'abeilles imperceptibles...

Mlle de L'Espinasse se précipite vers le lit, saisit une sonnette et redescend la pente en la secouant de toutes ses forces. Noir. Un domestique apparaît, portant un chandelier : c'est Diderot.

BORDEU Doucement, doucement, Mademoiselle ; vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MILLE DE L'ESPINASSE Je n'y pensais pas, tant j'en suis étourdie. Qui de vous a été chez le docteur ?

LE DOMESTIQUE C'est moi, Mademoiselle.

MILLE DE L'ESPINASSE Y a-t-il longtemps ?

LE DOMESTIQUE Il n'y a pas une heure que j'en suis revenu.

MILLE DE L'ESPINASSE N'y avez-vous rien porté ?

LE DOMESTIQUE Rien.

MILLE DE L'ESPINASSE Point de papier ?

LE DOMESTIQUE Aucun.

MILLE DE L'ESPINASSE Voilà qui est bien, allez... (*Le domestique sort. La lumière revient. Mlle de L'Espinasse éclate de rire.*) Je n'en reviens pas. Tenez, Docteur, j'ai soupçonné quelqu'un d'eux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU Je vous assure qu'il n'en est rien.

MILLE DE L'ESPINASSE Docteur, à présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa rêvasserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU Tant mieux.

MILLE DE L'ESPINASSE Vous n'y voyez donc rien de fâcheux ?

BORDEU Pas la moindre chose. Ensuite il a dit ?

MILLE DE L'ESPINASSE Des folies qui ne s'entendent qu'aux petites maisons. Il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau, de différentes races d'animaux successifs qu'il voyait naître et passer. Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase : je les vois. Combien il y en a ! Comme ils vont ! Comme ils viennent ! Comme ils frétilent ! Une infinité d'animalcules ! Vous riez, Docteur, est-ce que vous trouvez du sens à cela ?

BORDEU Beaucoup.

MILLE DE L'ESPINASSE Il n'est donc pas fou ?

BORDEU Nullement. Ensuite ?

MILLE DE L'ESPINASSE Il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. (*Musique.*) Il disait : Dans la goutte d'eau, tout s'exécute et se passe en un clin d'œil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage ; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps ? Moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente. Même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la terre. (*Fin de la musique.*)

BORDEU Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés ? Qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres ? Tout change. Tout passe. Il n'y a que le tout qui reste.

MILLE DE L'ESPINASSE *Riant.*
Que marmottez-vous là tout bas, Docteur ?

BORDEU Rien, rien. Je rêvais de mon côté. Mademoiselle, continuez de lire.

MILLE DE L'ESPINASSE Le monde commence et finit sans cesse. Il est à chaque instant à son commencement et à sa fin... Puis il ajouta en soupirant : ô vanité de nos pensées ! ô misère ! ô petitesse de nos vies ! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir...

Mademoiselle de L'Espinasse ! Où êtes-vous ? — Me voilà — Alors son visage s'est coloré. J'ai voulu lui tâter le pouls ; mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s'était entrouverte. Son haleine était pressée. Il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore. Il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais tout émue sans savoir pourquoi. Le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques moments, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres. Il disait tout bas : Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme... J'y aurais moins de regrets. Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir dans un flacon... Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison ?

BORDEU Auprès de vous, assurément.

MILLE DE L'ESPINASSE Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. (*Elle va au lit, vérifier le sommeil de d'Alembert.*) J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU Cela produit ordinairement cet effet.

MILLE DE L'ESPINASSE Point du tout ; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi... cro...

Elle cherche dans ses notes, agenouillée par terre, Bordeu à côté d'elle.

BORDEU Un microcosme.

MILLE DE L'ESPINASSE *Relisant ses notes.*
C'est son mot. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : Qui sait si ce bipède déformé qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore, dans le voisinage du pôle, un homme et qui ne tarderait pas à perdre ce nom, en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer... (*Elle imite d'Alembert, Bordeu la fait taire.*) Qu'était l'éléphant dans son origine ? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, tous les deux sont également possibles. Et puis les éclats de rire ont repris. Laissez passer la race présente des animaux subsistants ; laissez agir le grand sédiment inerte

quelques millions de siècles. Attendez et ne vous hâtez pas de prononcer sur le travail de nature. Dans quelques milliers de siècles, nous verrons peut-être un taureau d'une race nouvelle percer la croûte terrestre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant... (*Un temps ; elle revient à ses notes.*) Attendez et gardez-vous du sophisme de l'éphémère... Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère ?

BORDEU C'est celui d'un être passager qui croit à l'immutabilité des choses.

Mlle de L'Espinasse La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier.

BORDEU Précisément. Cela est léger et profond.

Mlle de L'Espinasse se relève brusquement et s'écarte de Bordeu.

Mlle de L'Espinasse Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci ? Nous les entendrions.

BORDEU Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

Mlle de L'Espinasse Qu'appellez-vous un sujet grave ?

BORDEU Mais la sensibilité de la matière, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux...

Mlle de L'Espinasse Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver, quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Mlle de L'Espinasse C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU Croyez-vous, Mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême ?

Mlle de L'Espinasse *Faisant les cents pas, très agitée.* Non.

BORDEU Croyez-vous qu'on puisse prendre

parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière, la distinction de l'âme et du corps, la nature de l'homme...

Mlle de L'Espinasse Non.

BORDEU Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

Mlle de L'Espinasse Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir ?

BORDEU Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point ? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu ?

Mlle de L'Espinasse Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

D'Alembert Qui est-ce qui est là ?... Est-ce vous Mademoiselle de L'Espinasse ?...

Mlle de L'Espinasse court au chevet de d'Alembert.

Mlle de L'Espinasse Paix, paix... Je le crois rendormi...

On commence à entendre une flûte, faiblement d'abord, puis plus fort.

BORDEU Non. Il me semble que j'entends quelque chose.

Mlle de L'Espinasse Vous avez raison. Est-ce qu'il reprendrait son rêve ?

BORDEU Ecoutez.

Ils s'assoient tous deux au bas de la pente, tournés vers le lit. D'Alembert tout habillé, apparaît au lointain et s'avance, surplombant la tête du lit : il regarde son « double ».

D'Alembert Pourquoi suis-je moi ? C'est qu'il a fallu que je fusse moi... Ici, oui. Mais ailleurs ? Au pôle ? Mais sous l'équateur ? Dans Saturne ?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée ?... Pourquoi non ?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai ?... Si cela est, ah ! Qu'il est malheureux le Saturnien...

Je suis donc moi, parce qu'il a fallu que je fusse moi. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... (*Il descend dans le lit et s'allonge à côté de son double.*) L'homme n'est qu'un effet commun, le mons-

tre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires ; également dans l'ordre universel et général... et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... (*Il sort du lit, et, tout en continuant de parler, brise sa canne, descend la pente et vient au bord du plateau.*) Tous les êtres circulent les uns dans les autres... Tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature.

Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, air, feu... (*Au public.*) Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes !... Laissez là vos individus ; répondez-moi ! (*Il jette sa canne brisée, puis son chapeau.*) Dans cet immense océan de matière, y a-t-il une molécule qui ressemble à une autre molécule ? Y a-t-il une molécule qui se ressemble à elle-même un instant ? Non. Que voulez-vous donc dire avec vos individus ?... Il n'y en a point. Non, il n'y en a point... C'est comme si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile. (*Il enlève sa perruque : il est chauve.*) Il n'y a qu'un seul grand individu ; c'est le tout... (*Il commence à reculer très lentement vers le lit.*) Voyez la masse générale ; ou si pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... Ô Archytas, vous le premier géomètre, vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous ? Un peu de cendre... (*Il prend son double dans ses bras, le sort du lit, et remonte avec lui au lointain.*) Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... Non. Je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... (*Il jette son double derrière la pente et commence à se déshabiller.*) Et la vie... La vie ? Une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... Mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point... Non, sans doute je ne meurs point en ce sens, ni moi ni moi qui ce soit... (*Il retourne au lit où il se couche.*) Naître, vivre et passer, c'est changer de forme... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre... Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... Depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout... pas un point dans la nature entière que je ne souffre ou qui ne jouisse...

Un temps de silence. Bordeu écrit dans un calepin. Mlle de L'Espinasse s'approche du lit.

Mlle de L'Espinasse Il ne dit plus rien.

BORDEU Non. Il a fait une assez belle excursion.

Mlle de L'Espinasse revient près de Bordeu ; un temps.

Mlle de L'Espinasse Et nous, où en étions-nous ?

BORDEU Ma foi, je ne m'en souviens plus. Il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais !

Mlle de L'Espinasse Attendez, attendez... J'en étais à moi, que je suis moi et que...

BORDEU Oui ?... oui ?

Mlle de L'Espinasse Docteur, approchez-vous. Je vais m'expliquer par une comparaison. Les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poètes. Imaginez... imaginez une araignée au centre de sa toile. Ebranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien, si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle, quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même ?...

BORDEU Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part dans un recoin de votre corps un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

Mlle de L'Espinasse C'est cela.

BORDEU Votre idée est on ne saurait plus juste... Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant n'en a pas la moindre idée. (*Il dessine dans l'air le corps de Mlle de L'Espinasse.*) Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ne sont que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles.

Mlle de L'Espinasse Voilà ma toile. Et le point originaire de tous ces fils, c'est mon araignée.

BORDEU A merveille.

Mlle de L'Espinasse Où sont les fils ? Où est placée l'araignée ?

BORDEU Les fils sont partout. Il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent ; et l'araignée est nichée dans une



(C. Camberoque)

partie de votre tête, celle par exemple qu'on appelle les méninges.

Mlle de L'ESPINASSE Mais si un atome fait osciller un de ces fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre, elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, ou dans le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout ? Pourquoi n'entends-je pas ce qui se passe dans l'espace immense qui m'entourne, surtout si j'y prête l'oreille ?

BORDEU Et qui est-ce qui vous a dit que vous ne l'entendiez pas plus ou moins ? Mais il y a si loin, l'impression est si faible, si croisée sur la route ; vous êtes entourée et assourdie de bruits si violents et si divers. (*Il s'éloigne vers le haut de la pente.*) C'est qu'entre Saturne et vous, il n'y a que des corps contigus, au lieu qu'il y faudrait de la continuité.

Mlle de L'ESPINASSE C'est bien dommage.

BORDEU Il est vrai, car vous seriez Dieu.

Mlle de L'ESPINASSE Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses méninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout ?

BORDEU Personne. Moins encore si elle n'a pas été ou si elle ne sera pas.

Mlle de L'ESPINASSE Comment ! Cette espèce de Dieu-là... (*Elle court rejoindre Bordeu au haut de la pente.*)

BORDEU La seule qui se conçoive...

Mlle de L'ESPINASSE Pourrait avoir été ou venir et passer ?

BORDEU Mais... Puisqu'il serait matière, portion de l'univers, sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait.

D'ALEMBERT Très agité. Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un. Qui est-ce qui cause là avec vous ?

Mlle de L'Espinasse court au chevet de d'Alembert, suivie de Bordeu.

Mlle de L'Espinasse (E. Grangé) à Bordeu (G. Monnet) : « Il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi... »

Mlle de L'ESPINASSE C'est le docteur.

D'ALEMBERT Bonjour, Docteur ; que faites-vous ici si matin ?

BORDEU Vous le saurez. Dormez.

D'ALEMBERT Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi agitée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU Non... Dormez...

Mlle de L'Espinasse et Bordeu calment peu à peu d'Alembert avec une berceuse. Ils redescendent la pente, tout en fredonnant.

BORDEU Je gage, Mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été, à l'âge de douze ans, une femme la moitié plus petite, à l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, fœtus une petite femme, dans les testicules de votre mère une femme très petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femme, sous la forme que vous avez.

Mlle de L'ESPINASSE J'en conviens.

BORDEU Rien cependant n'est plus faux que cette idée. (*Il bande les yeux de Mlle de L'Espinasse.*) D'abord vous n'étiez rien. (*Elle rit. Musique. Il l'entraîne dans un colin-maillard.*) Vous fûtes en commençant un point imperceptible, formé de molécules éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère ; ce point devint un fil délié ; puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable que vous avez. Vos yeux, ces beaux yeux, ne ressemblaient non plus à des yeux, que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier... Un brin formant une oreille donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son ; (*Elle fait la « pantomime des cinq sens ».*) un autre formant le palais donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons saveur ; le troisième formant l'œil, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons couleur, la quatrième formant le nez...

Mlle de L'ESPINASSE Mais si je vous ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, ou... d'un hermaphrodite, sont des étourdis.

BORDEU Il y a plaisir à causer avec vous. Vous ne saisissez pas seulement ce qu'on vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

Mlle de L'Espinasse Docteur, vous m'encouragez... Qui est-ce qui nous a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier, qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu ?

BORDEU Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes ? Vous avez raison. Venez que je vous embrasse.

Mlle de L'Espinasse Très volontiers.

Mlle de L'Espinasse, les yeux toujours bandés, se dirige sans hésiter vers Bordeu, le rejoint et tend ses lèvres pour un baiser. La musique s'arrête. D'Alembert se réveille.

D'Alembert Docteur, vous embrassez Mademoiselle. C'est fort bien fait à vous.

BORDEU Dormez... (*D'Alembert retombe dans le sommeil.*) Dépouillez-vous, Mademoiselle, de votre organisation actuelle et revenez à l'instant où vous n'étiez qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire...

Mlle de L'Espinasse Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, je ne serais ni la première ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise.

BORDEU Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois : mutilez votre faisceau d'un de ses brins, par exemple du brin qui forme les yeux ; que croyez-vous qu'il en arrive ?

Mlle de L'Espinasse Otant son bandeau. Que je n'aurai point d'yeux, peut-être.

BORDEU Ou que vous n'en aurez qu'un placé au milieu du front.

Mlle de L'Espinasse Je serai un Cyclope !

BORDEU Un Cyclope !

Mlle de L'Espinasse Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux...

BORDEU Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez, vous serez sans nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, vous serez sans oreille, ou vous n'en aurez

qu'une... Continuez la suppression des brins, et l'animal sera sans tête, sans pieds, sans mains ; votre durée sera courte, mais vous aurez vécu.

Mlle de L'Espinasse Et il y a des exemples de cela ?

BORDEU Ce n'est pas tout. Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et vous aurez deux têtes, quatre yeux, quatre oreilles, trois testicules ; dérangez les brins du faisceau, et la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. (*Agenouillé, il plaque les bras de Mlle de L'Espinasse le long de son corps et suit la ligne de ses jambes jusqu'aux pieds.*) Collez ensemble deux brins, et les bras s'attacheront au corps ; les cuisses, les jambes, les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables. (*Il se relève et s'écarte.*) On ne dissèque pas assez !

Mlle de L'Espinasse Il me vient une idée bien folle.

BORDEU Quelle ?

Elle le regarde, puis se détourne.

Mlle de L'Espinasse L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme.

BORDEU Cette idée vous serait venue bien plus vite encore si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme et la seule différence qu'il y ait, est celle d'une bourse pendante en dehors ou d'une bourse retournée en dedans ; un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle ; (*Il se met à dessiner au sol avec une craie.*) la partie qui occasionne l'erreur, s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure que la bourse intérieure s'étend... Elle garde sa forme en petit ; elle est susceptible des mêmes mouvements ; elle est aussi le mobile de la volupté ; elle a son gland, son prépuce. Il y a dans l'homme depuis l'anus jusqu'au scrotum, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée ; les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe et les eunuques n'en ont point. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés prennent une voix grêle, s'habillent en femme, se rangent parmi elles sur les chariots et s'accroupissent pour pisser...

D'Alembert Réveillé et debout sur son lit.

Je crois que vous dites des ordures à Mademoiselle de L'Espinasse.

BORDEU Quand on parle science, il faut se servir de mots techniques.

D'Alembert Vous avez raison ; continuez, Docteur. Vous disiez donc à Mademoiselle que le clitoris est un membre viril en petit et que...

Mlle de L'Espinasse Oui, oui, taisez-vous ; et ne vous mêlez pas de nos affaires...

BORDEU Dormez...

D'Alembert retombe sur le lit, sombrant à nouveau dans le sommeil.

Mlle de L'Espinasse Docteur, pourquoi suis-je moi ? Pourquoi ne serai-je jamais une autre ?

BORDEU Le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement. (*Il casse la craie en deux et essaie de recoller les morceaux.*) Vous avez été formée par l'application successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule avait son moi avant l'application. Comment l'a-t-elle perdu ? Et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout ?

Mlle de L'Espinasse Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois... Mais attendez... il faut que j'aie vu ce qui se passe là-bas... (*Elle va vérifier le sommeil de d'Alembert.*) Il dort...

Elle revient à Bordeu, relève sa robe, défait son bas, pose sa main sur sa cuisse.

Mlle de L'Espinasse Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse ; (*Elle frotte sa cuisse.*) mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus. Les limites des deux parties se confondent et n'en font plus qu'une.

Il la pique avec une épingle. Elle jette un cri.

BORDEU Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre. Alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée ; et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied ; ce n'est pas même votre main piquée ; c'est elle qui souffre mais c'est autre chose qui le sait et qui ne souffre pas.

Mlle de L'Espinasse Mais je crois que c'est mon araignée. Car j'en reviens toujours à mon araignée. C'est mon araignée qui rapporte la douleur de votre piqûre à ma main ou à ma cuisse, sans l'éprouver elle-même.

Tous deux se tâtent le crâne.

BORDEU Elle n'a, par elle-même, aucun sens qui lui soit propre. Elle ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Elle émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller...

Mlle de L'Espinasse Et sur laquelle elle siège, écoute, juge et prononce. Ce juge-là est un être bien extraordinaire.

BORDEU Il se trompe quelquefois lui-même. On sent du mal à un membre qu'on n'a plus. Croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre, touchez cette petite boule. (*Il lui tend une bille.*)

Mlle de L'Espinasse Faisant rouler la bille sous ses doigts croisés. Il y en a deux !

BORDEU Votre juge se trompe !

Mlle de L'Espinasse C'est qu'il est comme tous les juges du monde, il a besoin d'expérience.

Mlle de L'Espinasse s'écarte, s'assoit par terre et se met à rajuster son bas.

BORDEU Il fait bien autre chose : il vous donne un volume presque infini, ou il vous concentre presque dans un point.

Mlle de L'Espinasse Je ne vous entends pas.

BORDEU Qu'est-ce qui circonscrit la vraie sphère de votre sensibilité ? Votre étendue réelle ?

Mlle de L'Espinasse Ma vue et mon toucher.

BORDEU De jour ; mais la nuit, dans les ténèbres, lorsque vous rêvez ; le jour même, lorsque votre esprit est occupé ?

Mlle de L'Espinasse Rien. J'existe comme en un point. (*Musique.*) Je cesse d'être matière. Je ne sens que ma pensée. Il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi. L'univers est anéanti pour moi, et je suis nulle pour lui... Docteur, il m'a semblé plusieurs fois en rêve...

BORDEU Et aux malades, dans une attaque de goutte...

Mlle de L'Espinasse Que je devenais immense.

BORDEU Que leur pied touchait au ciel de leur lit.

Mlle de L'ESPINASSE Que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini, que la déesse Amphitrite dont les longs bras allaient former une ceinture immense à la terre n'était qu'une naine en comparaison de moi et que j'escaladais le ciel et que j'enlaçais les deux hémisphères. *(Fin de la musique.)*

BORDEU Oui, en chacun de nous siège un juge bien extraordinaire. L'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

Mlle de L'ESPINASSE Et d'où savez-vous cela ? Est-ce qu'on a jamais fait renaître et mourir un homme à discrétion ?

BORDEU Oui.

Mlle de L'ESPINASSE Et comment cela ?

BORDEU Je vais vous le dire ; c'est un fait curieux. La Peyronie, que vous pouvez avoir connu, fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Il rase le malade, le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre d'un abcès. Le pus était fait. Il vide le pus. Il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès, le malade ferme les yeux ; ses membres restent sans action, sans mouvement, sans le moindre signe de vie. *(Il fait la « pantomime du trépané ».)* Lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids et de la pression du fluide injecté, le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.

Mlle de L'ESPINASSE Cela est singulier. Et ce malade guérit-il ?

BORDEU Il guérit ; et quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle. Mais il y a mieux !

Mlle de L'ESPINASSE Et quoi ?

Il s'agenouille auprès d'elle.

BORDEU La fable de Castor et Pollux réalisée ; deux enfants siamois dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

Mlle de L'ESPINASSE Oh le bon conte ! Et cela dura-t-il longtemps ?

BORDEU Deux jours. Chaque enfant eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

Mlle de L'ESPINASSE Je crains, Docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde ; si vous me trompez une fois je ne vous croirai plus.

BORDEU Lisez-vous quelquefois la « Gazette de France » ?

Mlle de L'ESPINASSE Jamais.

BORDEU Faites-vous prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre, et vous verrez qu'à Rabastens, diocèse d'Albi, deux filles naquirent dos à dos, unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs fesses et la région hypogastrique. *(Il fait la « pantomime des siamois ».)* L'on ne pouvait tenir l'une debout que l'autre n'eût la tête en bas. Couchées, elles se regardaient. Leurs cuisses étaient fléchies entre leurs troncs, et leurs jambes élevées ; sur le milieu de la ligne circulaire commune qui les attachait par leurs hypogastres on discernait leur sexe...

Mlle de L'ESPINASSE Voilà une espèce assez bizarre.

BORDEU Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Toutes les quatre heures, l'une tombait en défaillance, l'autre en sortait ; l'une morte, l'autre vivait ; puis les défaillances et les retours à la vie se succédèrent de plus en plus vite. Elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et de rentrée. Il rentrait à celle qui défaillait et sortait à celle qui revenait à la vie.

Mlle de L'ESPINASSE Et voilà ! *(Elle se relève.)* Deux âmes liées, des sens doubles, une mémoire double, une imagination double, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose ; *(Elle regarde d'Alembert endormi.)* la vie doublée d'un être doublé. Que nous serions pauvres en comparaison d'un pareil être !

BORDEU Et pourquoi ? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendement simple, que je ne sais plus ce que cela deviendrait avec un entendement double... *(Il se relève et sort sa montre.)* Mais j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle.

(C. Camberoque)



MLLE DE L'ESPINASSE Y aurait-il bien du danger pour lui, à ce que vous ne le vissiez pas ?

BORDEU Moins peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble ; et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle. (*Il commence à remonter la pente pour sortir.*)

MLLE DE L'ESPINASSE Restez donc.

Mlle de L'Espinasse a rejoint en courant Bordeu au haut de la pente. Apparaît la tête du valet — Diderot —, agitant une sonnette. D'Alembert s'éveille, s'étire ; Mlle de L'Espinasse accourt près de lui. Il la salue et se tourne vers Bordeu.

D'ALEMBERT Bonjour, Docteur. Ah ! le sommeil, c'est une bonne chose...

BORDEU Le sommeil...

D'ALEMBERT Eh bien, le sommeil ?

BORDEU Le sommeil est un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux, et à l'énergie effrénée de sa propre activité. (*Il s'approche lentement du lit.*) Le fil optique s'est-il agité, l'origine du réseau voit. Si l'action commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour, l'image réveillée de l'objet aimé remontera à l'origine du faisceau. Si cette image au contraire se réveille d'abord, elle provoquera la tension du brin voluptueux, et, par réaction, l'effervescence et l'effusion du fluide séminal. (*Un temps. Bordeu s'écarte du lit.*) Ainsi, il y a le rêve en montant et le rêve en descendant... Vous en avez eu un de ceux-là cette nuit, pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore...

MLLE DE L'ESPINASSE Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire... N'importe, docteur, venons à vos conséquences...

BORDEU Cela ne finirait point.

MLLE DE L'ESPINASSE Tant mieux. Dites toujours.

BORDEU Je n'en ai pas le courage.

MLLE DE L'ESPINASSE Et pourquoi ?

BORDEU C'est que du train dont nous y allons on effleure tout, et l'on n'approfondit rien.

MLLE DE L'ESPINASSE *Tournée alternativement vers Bordeu et vers d'Alembert.*

Qu'importe ? Nous ne composons pas, nous causons.

D'ALEMBERT Est-ce que j'ai rêvé ?

MLLE DE L'ESPINASSE Toute la nuit, et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur...

D'ALEMBERT Du délire ?...

On entend un bruit d'abeilles qui volent. D'Alembert les écoute, se renverse sur son lit en riant, puis se tait brusquement. Il sort du lit, saisit sa robe de chambre, dont les plis défaits libèrent sa canne intacte (il l'avait brisée dans son rêve) ; elle roule au bas de la pente. Il la fixe des yeux puis se tourne vers Bordeu.

D'ALEMBERT Qu'est-ce que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve ?

BORDEU Qu'est-ce ? C'est la même que celle de l'homme qui veille : le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment présent, la dernière impulsion du désir ou de l'aversion.

D'ALEMBERT Vous croyez ?

BORDEU Et c'est vous qui me faites cette question ! Vous qui, livré à des spéculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts et à agir sans vouloir. Oui sans vouloir, bien moins que dans votre rêve... (*Il fonce sur d'Alembert.*) A peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtiez, vous vous asseyiez à votre table, vous méditez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous dîniez, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier, vous repreniez vos combinaisons, (*D'Alembert s'écarte.*) vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. (*D'Alembert traverse la scène, exaspéré.*) Vous n'avez été qu'un point. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, très compliquée, mais une.

D'ALEMBERT Nécessaire ? Oh, comme cela simplifie la morale ! Fort bien : (*Il remonte à la tête du lit et prend son pot de chambre.*) voilà donc tout ramené à de la sensibilité, à des mouvements organiques. (*Il brandit son pot de chambre.*) Cela me convient assez. Mais l'imagination ? Mais les abstractions !

BORDEU *Remontant vers le haut de la pente pour sortir.*

Il est tard et ma consultation m'attend toujours au marais...

MLLE DE L'ESPINASSE Mais Docteur, l'heure de votre visite est passée et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

D'ALEMBERT Et les abstractions ?

BORDEU Il n'y en a point ; des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode...

D'ALEMBERT Le langage plus rapide et plus commode ! Docteur est-ce qu'on s'entend ? Est-ce qu'on est entendu ?

BORDEU Presque toutes les conversations sont un jeu déjà conclu... Je ne sais plus où est ma canne... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre — et mon chapeau — nous n'entendons jamais précisément, nous ne sommes jamais précisément entendus... Adieu, adieu.

MLLE DE L'ESPINASSE *Retenant Bordeu.*

Si le rêve m'offre le spectre de l'ami absent et me l'offre aussi vrai que si cet ami existait ; s'il me parle et que je l'entende ; si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains ; si à mon réveil, j'ai l'âme pleine de tendresse et de douleur, et mes yeux inondés de larmes ; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement ?

BORDEU Son absence.

MLLE DE L'ESPINASSE Encore un mot de grâce...

BORDEU Dites donc vite.

MLLE DE L'ESPINASSE Docteur (*Un temps.*) vous devriez venir dîner avec nous. (*Musique.*)

Dans la pénombre, d'Alembert et Mlle de L'Espinasse sortent. Bordeu retire son manteau et apparaît en gilet rouge, une branche de laurier à la main, assis sur le lit dont on a retiré drap et couverture. Sur une nappe, un plateau avec un service à café, des verres, une coupe de fraises, est placé au premier plan, côté jardin.

Troisième dialogue : suite de l'entretien précédent

Lumière. Mlle de L'Espinasse apparaît en robe d'extérieur, portant une ombrelle. La variation au clavecin qui accompagnait le passage du 2^e au 3^e dialogue s'est progressivement fondue dans un Raga (musique indienne). Pendant tout ce dernier dialogue, on entend de façon intermittente cette musique, mêlée à des coassements de grenouilles. Un temps de silence. Bordeu chantonne. Mlle de L'Espinasse qui se promène, jette un rire bref.

MLLE DE L'ESPINASSE Allons, docteur, buvez un verre de Malaga, (*elle s'assoit au bord de la nappe*) et vous me répondrez ensuite à une question qui m'a passé cent fois par la tête, et que je n'oserais faire qu'à vous.

Bordeu s'assoit près d'elle, prend le verre tendu, boit.

BORDEU Il est excellent ce malaga... Et votre question ?

MLLE DE L'ESPINASSE Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU Ma foi, la question est bonne aussi. Je pense que les hommes ont mis beaucoup d'importance à l'acte de la génération, et qu'ils ont eu raison ; mais je suis mécontent de leurs lois tant civiles que religieuses.

MLLE DE L'ESPINASSE Et qu'y trouvez-vous à redire ?

BORDEU Qu'on les a faites sans équité, sans but et sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique.

MLLE DE L'ESPINASSE Tâchez de vous expliquer.

BORDEU C'est mon dessein... Mais attendez... J'irai vite. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas une bégueule, vous n'imaginerez pas que je veuille manquer au respect que je vous dois ; et quel que soit le jugement que vous portiez de mes idées, j'espère de mon côté que vous n'en conclurez rien contre l'honnêteté de mes mœurs.

MLLE DE L'ESPINASSE Très assurément, mais votre début me chiffonne.

BORDEU En ce cas changeons de propos.

MLLE DE L'ESPINASSE Non, non ; allez votre train. Un de vos amis qui nous cherchait des



Mlle de L'Espinasse (E. Grangé) à Bordeu (G. Monnet) : « Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs ! »
(C. Camberoque)

D'Alembert (J. Echantillon) et Mlle de L'Espinasse (E. Grangé)
(C. Camberoque)



époux, à moi et à mes deux sœurs, donnait un elfe à la cadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée, (*elle rit*) et à moi un disciple de Diogène ; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.

BORDEU Cela va sans dire, autant que le sujet et mon état en comportent. (*Il se couronne de la branche de laurier.*)

Mlle de L'ESPINASSE Cela ne vous mettra pas en frais... Mais voilà votre café... Prenez votre café.

BORDEU Votre question est de physique, de morale et de poétique. (*Il croque une fraise.*)

Mlle de L'ESPINASSE De poétique !

BORDEU Sans doute ; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. (*Il se lève.*)

Mlle de L'ESPINASSE Jusque-là je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il ?

BORDEU Vous l'allez voir ; mademoiselle, pourriez-vous m'apprendre quel profit ou quel plaisir la chasteté ou la continence rigoureuse rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la société ?

Mlle de L'ESPINASSE Ma foi, aucun.

BORDEU Donc, nous les rayerons du catalogue des vertus.

Mlle de L'ESPINASSE On peut accorder cela.

BORDEU Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez.

Mlle de L'ESPINASSE Nous ne reculons jamais.

BORDEU *Debout derrière elle.*
Et les actions solitaires ?

Mlle de L'ESPINASSE Eh bien ?

BORDEU Eh bien, elles rendent du moins du plaisir à l'individu...

Mlle de L'ESPINASSE Quoi, docteur !...

BORDEU Oui, mademoiselle, oui. C'est un besoin, (*il remonte vers le lit et s'y assoit*) et quand

on n'y serait pas sollicité par le besoin, c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien, je le veux absolument, entendez-vous ?... Eh quoi ! Parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon âme avec l'âme d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle... je m'interdirais un instant nécessaire et délicieux ! On se fait saigner dans la pléthore ; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer ?

Mlle de L'ESPINASSE Voilà une doctrine qui n'est pas bonne à prêcher aux enfants.

BORDEU La nature ne souffre rien d'inutile ; (*il redescend vers elle*) et comment serais-je capable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques ? Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion. Je n'ôterais pas mon chapeau dans la rue à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine. Mais nous causons sans témoins et sans conséquences ; et je vous dirai de ma philosophie ce que Diogène tout nu (*il s'accroupit à côté d'elle, genoux écartés*) disait au jeune et pudique Athénien contre lequel il se proposait de lutter : « Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là. » (*Il indique son sexe du regard.*)

Mlle de L'ESPINASSE Docteur, je vous vois arriver et je gage...

BORDEU Je ne gage pas, Mademoiselle, vous gagneriez. Oui, mademoiselle, c'est mon avis.

Mlle de L'ESPINASSE Comment ! Soit que l'on se renferme dans l'enceinte de son espèce, soit qu'on en sorte ?

BORDEU Il est vrai.

Mlle de L'ESPINASSE Vous êtes monstrueux.

BORDEU Ce n'est pas moi, c'est ou la nature ou la société. (*Il s'empare de l'ombrelle de Mlle de L'Espinasse et joue avec.*) Ecoutez, mademoiselle, je ne me laisse point imposer par des mots, et je m'explique d'autant plus librement que je suis net et que la pureté connue de mes mœurs ne laisse prise d'aucun côté. Je vous demanderai donc, de deux actions également restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'une n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être sem-

blable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun prononcera-t-il ?

Mlle de L'Espinasse Ces questions-là sont trop sublimes pour moi.

Bordeu Ah ! Après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure ; eh bien ! il faut vous traiter comme telle... *(Il lui rend son ombrelle. Un temps de silence troublé.)* Voilà qui est fait...

Long silence. Bordeu s'approche de la nappe et allume sa pipe. Mlle de L'Espinasse monte vers le lit où elle se couche à la renverse. Il chantonne.

Bordeu Mais vous ne m'écoutez pas... Où en êtes-vous ?

Mlle de L'Espinasse J'en suis à ces combinaisons qui me semblent toutes contre nature.

Bordeu Tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors nature.

Mlle de L'Espinasse Maudits syllogismes, je n'y vois point de milieu, il faut ou tout nier ou tout accorder... *(Elle se relève et rejoint Bordeu à l'avant-scène.)* Mais tenez, docteur, le plus honnête et le plus court est de sauter par-dessus le bourbier et d'en revenir à ma première question : *(elle pointe son ombrelle dans le dos de Bordeu)* Que pensez-vous du mélange des espèces ?

Bordeu se relève et passe de l'autre côté de la nappe.

Bordeu Il n'y a point à sauter pour cela ; nous y étions. Votre question est-elle de physique ou de morale ?

Mlle de L'Espinasse De physique, de physique.

Bordeu C'est m'ordonner de commencer par la fin ; la question de morale marchait la première, mais puisque vous le voulez, je vous dirai que, grâce à notre pusillanimité, à nos répugnances, à nos lois, à nos préjugés, il y a très peu d'expériences faites : *(elle le rejoint)* on ignore quelles seraient les copulations tout à fait infructueuses ; quelles sortes d'espèces on se pourrait promettre de tentatives variées et suivies ; qui sait si les Faunes sont réels ou fabuleux ; et est-ce que l'on ne multiplierait pas en cent façons diverses les races de mulets ? Celles que nous connaissons sont-elles vraiment stériles ? Une infinité de gens instruits vous attesteront comme

vrai — mais c'est faux ! — qu'ils ont vu dans la basse-cour de l'Archiduc un infâme lapin qui servait de coq à une vingtaine de poules infâmes qui s'en accommodaient ; on leur aurait montré des poulets couverts de poils et provenus de cette bestialité. Croyez qu'on s'est moqué d'eux.

Mlle de L'Espinasse Mais qu'entendez-vous par des tentatives suivies ?

Il s'écarte d'elle et passe à nouveau de l'autre côté de la nappe.

Bordeu J'entends que la circulation des êtres est graduelle, que les assimilations des êtres veulent être préparées ; pour réussir dans ces sortes d'expériences, il faudrait s'y prendre de loin. Travaillons d'abord à rapprocher les animaux par un régime analogue.

Mlle de L'Espinasse On réduira difficilement un homme à brouter.

Bordeu Mais non à prendre souvent du lait de chèvre, et l'on amènera facilement la chèvre à se nourrir de pain. J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

Mlle de L'Espinasse *Courant à lui.* Et ces considérations ?

Bordeu Vous êtes bien hardie ! C'est que... C'est que nous en tirerions une race vigoureuse, *(il la prend par le bras)* intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellents domestiques.

Mlle de L'Espinasse Fort bien, docteur. Il me semble déjà que je vois derrière la voiture de nos duchesses cinq à six grands insolents chèvre-pieds, et cela me réjouit.

Bordeu C'est que nous ne dégraderions plus nos frères en les assujettissant à des fonctions indignes d'eux et de nous.

Mlle de L'Espinasse Encore mieux.

Bordeu C'est que nous ne réduirions plus l'homme dans nos colonies à la condition de bête de somme.

Mlle de L'Espinasse *Se dégageant.* Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne et faites-nous des chèvre-pieds. *(Elle le défie, pointant son ombrelle sur lui.)*

Bordeu Et vous le permettez sans scrupule ?

Il avance sur elle, elle recule.

D'Alembert (J. Echantillon) ramasse en silence les feuillets sur lesquels son amie a noté les bribes de son rêve.

(C. Cambéroque)



MLLE DE L'ESPINASSE Mais, arrêtez, il m'en vient un ; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

BORDEU Je ne vous les garantis pas bien moraux.

Il fonce sur elle ; elle s'enfuit à reculons, son ombrelle tendue à bout de bras pour le retenir. Ils remontent ainsi jusqu'à la tête du lit.

MLLE DE L'ESPINASSE Il n'y aura plus de sûreté pour les femmes honnêtes ; ils multiplieront sans fin ; à la longue il faudra les assommer ou leur obéir. (*Elle le frappe à petits coups d'ombrelle, passe derrière le lit et dévale la pente en riant.*) Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Tenez-vous en repos.

BORDEU *Montant debout sur le lit.*
Et la question de leur baptême ?

MLLE DE L'ESPINASSE Ferait un beau charivari en Sorbonne.

BORDEU Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, cet orang-outan qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert ?

MLLE DE L'ESPINASSE Oui, je l'ai vu.

BORDEU Le cardinal de Polignac lui disait un jour : « Parle et je te baptise. »

Il élève la branche de laurier, baïlle et s'allonge sur le lit, recouvrant son visage avec le feuillage.

MLLE DE L'ESPINASSE Docteur, encore un mot et je n'y reviens de ma vie.

BORDEU Qu'est-ce ?

MLLE DE L'ESPINASSE Ces goûts abominables, d'où viennent-ils ?

BORDEU D'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards ; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.

Il baïlle et s'endort. Elle s'approche du lit.

MLLE DE L'ESPINASSE Ne nous délaïssez pas des siècles, comme vous faites, (*Un temps. Elle se penche à son oreille.*) et pensez quelquefois que je vous aime à la folie.

Elle s'écarte, rouvre son ombrelle, et redescend lentement vers le public.

MLLE DE L'ESPINASSE *Pour elle-même.*
Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs !

BORDEU Je suis bien sûr que vous vous tairez.

MLLE DE L'ESPINASSE Ne vous y fiez pas, je n'écoute que pour le plaisir de redire.

Elle s'avance jusqu'au premier plan, laissant planer son regard sur le public.

Elle suit le bord du plateau, comme cherchant des yeux quelqu'un parmi les spectateurs ; l'ayant trouvé, elle s'approche, s'apprête à parler, se détourne brusquement et commence à remonter la pente.

La musique monte. Grande lumière. Mlle de L'Espinasse remonte jusqu'au lointain. Noir.

FIN

AUTOUR DE...

Des auteurs et des critiques

Les voyageurs parlent d'une espèce d'hommes sauvages qui soufflent aux passants des aiguilles empoisonnées. C'est l'image de nos critiques.

Cette comparaison vous paraît-elle outrée ? Convenez du moins qu'ils ressemblent assez à un solitaire qui vivait au fond d'une vallée que des collines environnaient de toutes parts. Cet espace borné était l'univers pour lui. En tournant sur un pied, et parcourant d'un coup d'œil son étroit horizon, il s'écriait : Je sais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de se mettre en marche et d'approcher de quelques objets qui se dérobaient à sa vue, il grimpe au sommet d'une de ses collines. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit un espace immense se développer au-dessus de sa tête et devant lui ? Alors changeant de discours, il dit : Je ne sais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos critiques ressemblaient à cet homme ; je me suis trompé. Ils restent au fond de leur cahute, et ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux. Le rôle d'un auteur est un rôle assez vain ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des

leçons au public. Et le rôle du critique ? Il est bien plus vain encore ; c'est celui d'un homme qui se croit en état d'en donner au public.

L'auteur dit : Messieurs, écoutez-moi ; car je suis votre maître. Et le critique : C'est moi, messieurs, qu'il faut écouter ; car je suis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend son parti. Si l'ouvrage de l'auteur est mauvais, il s'en moque, ainsi que des observations du critique, si elles sont fausses.

Le critique s'écrie après cela : O temps ! O mœurs ! Le goût est perdu ! Et le voilà consolé.

L'auteur de son côté accuse les spectateurs, les acteurs, et la cabale. Il en appelle à ses amis ; il leur a lu sa pièce, avant que de la donner au théâtre : elle devait aller aux nues. Mais vos amis aveuglés ou pusillanimes n'ont pas osé vous dire qu'elle était sans conduite, sans caractères, et sans style ; et croyez-moi, le public ne se trompe guère. Votre pièce est tombée, parce qu'elle est mauvaise.

« Mais le Misanthrope n'a-t-il pas chancelé ? »

Il est vrai. O qu'il est doux après

un malheur, d'avoir pour soi cet exemple ! Si je monte jamais sur la scène, et que j'en sois chassé par les sifflets, je compte bien me le rappeler aussi.

La critique en use bien diversement avec les vivants et les morts. Un auteur est-il mort ? Elle s'occupe à relever ses qualités et à pallier ses défauts. Est-il vivant ? C'est le contraire. Ce sont ses défauts qu'elle relève, et ses qualités qu'elle oublie ; et il y a quelque raison à cela : on peut corriger les vivants, et les morts sont sans ressource.

Cependant le censeur le plus sévère d'un ouvrage, c'est l'auteur. Combien il se donne de peines pour lui seul ? C'est lui qui connaît le vice secret ; et ce n'est presque jamais là que le critique pose le doigt. Cela m'a souvent rappelé le mot d'un philosophe : « *Ils disent du mal de moi ? Ah, s'ils me connaissaient comme je me connais !*... »

Denis Diderot

De la poésie dramatique

1. Épictète, *Manuel*, XXXIII.

Diderot et le théâtre

Diderot (1713-1784) est un dialoguiste-né. Il adore faire dialoguer ses personnages, que ce soit dans le roman (*Le Neveu de Rameau*, *Jacques le fataliste*), la nouvelle (*Entretien d'un père avec ses enfants*, *Ceci n'est pas un conte*, *De l'inconséquence du jugement public des actions particulières*), ou encore l'exposé philosophique, comme le savent les lecteurs du *Supplément au voyage de Bougainville*, de *l'Entretien avec la*

Maréchale, ou encore du célèbre tryptique que constituent *l'Entretien avec d'Alembert*, *Le Rêve de d'Alembert* et la *Suite de l'Entretien*.

Dans ces trois cas, cependant, le dialogue n'est pas autre chose qu'un procédé qui permet de rendre la narration plus légère, plus vivante, ou encore l'exposé des idées moins aride. Il nous faut mettre à part l'œuvre proprement dramatique de Diderot, qui a des ob-

jectifs beaucoup plus prétentieux, et qui est conçue dans un esprit bien différent.

En voici la chronologie : 1757 : Publication en livre de *Le Fils naturel ou les épreuves de la vertu*, pièce en 5 actes et en prose, inspirée d'une pièce de Goldoni intitulée *Le véritable ami*. 1758 : Publication en livre de *Le père de famille*, pièce en 5 actes en prose, avec un *Discours sur la poésie dramatique*.

Une cinémathèque dans votre bibliothèque

Abonnez-vous à L'AVANT-SCÈNE CINÉMA

Prix du numéro : 45 F - Étranger : 49 F
Abonnement 1 an (11 numéros) :
France : 405 F - Étranger : 465 F
Abonnement 6 mois (6 numéros) :
France : 222 F

Bon à découper ou à recopier et à retourner à L'AVANT-SCÈNE, 16, rue des Quatre-Vents - 75006 Paris

Je souhaite recevoir gratuitement votre catalogue

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____

L'avant scène CINÉMA

AUTOUR DE...

1761 : Première représentation du *Père de famille*.

1771 : Première représentation du *Fils naturel*.

1781 : Diderot achève d'écrire *Est-il bon ? Est-il méchant ?*, comédie en un acte, qui ne sera publiée, en revue, qu'en 1834.

1819 : Publication posthume de *Le joueur*, « drame imité de l'anglais ».

Le sujet du *Fils naturel*, comme celui du *Véritable ami* de Goldoni, c'est un assaut de générosité entre deux jeunes gens amoureux de la même femme. Le ton est mêlé de comique et de tragique, mais d'un tragique bourgeois, fondé, non plus sur la psychologie abstraite de la tragédie classique, mais sur la psychologie des « conditions », nous dirions aujourd'hui des classes sociales. A ce titre, *Le fils naturel*, comme d'ailleurs *Le*

Philosophe sans le savoir de Sedaine, qui sera créé en 1765, annonce le drame bourgeois, la pièce de boulevard « sérieuse » d'Emile Augier, de Dumas fils ou, plus près de nous, d'Henry Bernstein, de Marcel Pagnol et de Jean-Paul Sartre.

Le Père de famille, lui, est à la fois beaucoup plus mélodramatique, social, déclamatoire et larmoyant. Il évoque irrésistiblement les grandes compositions picturales de Greuze, chères à son auteur, comme *La Malédiction paternelle* ou *Le Fils puni*. Notons que le héros-titre (le père) joue un rôle négatif, et que la conclusion de la pièce est franchement pessimiste. Nous sommes ici dans un domaine qui sera celui de la « pièce à thèse », à la fois revendicative, accusatrice et convulsée, illustrée par Brieux, Hervieu, Lavedan, Arthur

Miller et, encore une fois, Jean-Paul Sartre.

Ces deux drames, que l'on ne joue plus guère, n'en sont pas moins fort importants pour l'histoire du théâtre moderne, puisqu'ils marquent l'abandon de la tragédie « noble » au profit de la comédie de mœurs bourgeoise.

La seule pièce de Diderot qui soit encore lisible, écoutable et jouable, c'est, sans aucun doute, *Est-il bon ? Est-il méchant ?*, charmante comédie, parfaitement dénuée de prétention, où l'auteur se met en scène lui-même, sous la forme d'un « nécessaire » à la fois officieux, serviable, malicieux et gaffeur. Nous retrouvons là le ton de Goldoni, mais du Goldoni que nous aimons, celui des pièces de charme, fantaisistes et drôles.

Pierre Gripari

Bibliographie

Quelques éditions de Diderot :

Correspondance — Editions de Minuit.
Œuvres — Gallimard.

Œuvres esthétiques — Garnier frères.
Œuvres philosophiques — Garnier frères.

Œuvres politiques — Garnier frères.
Œuvres romanesques — Garnier frères.

Œuvres — Club français du livre.
Œuvres choisies — Editions sociales

(avec le texte intégral du *Rêve de d'Alembert* d'après la copie inédite de Léningrad).

Lettres de Diderot à Sophie Volland — Club français du livre.

Autre édition chez Gallimard.

Entretien entre d'Alembert et Diderot, Le Rêve de d'Alembert — Garnier-Flammarion.

Paradoxe sur le comédien précédé des *Entretiens sur le Fils naturel* — Garnier-Flammarion.

Jacques le fataliste et son maître — Club des amis du livre, A. Michel, J. Taillandier, O.D.E.G.E., Garnier-Flammarion.

Le Neveu de Rameau — Club français

du livre, Larousse, Garnier-Flammarion, J. Taillandier.

Adaptations scéniques parues à l'avant-scène :

Est-il bon, est-il méchant ? — n° 123 (épuisé).

Le Neveu de Rameau, adaptation de Pierre Fresnay et Jacques-Henri Duval — n° 285 et n° 303 (épuisés).

Les Amours de Jacques le fataliste, adaptation de Francis Huster — n° 466 (épuisé).

La Religieuse, adaptation de Jean Gruault — n° 285 (épuisé).

Le Paradoxe sur le comédien, adaptation de Jacques Baillon — n° 612, épuisé, réédité par Papiers.

Jacques et son maître, adaptation de Milan Kundera — n° 712.

Dorval et moi, adaptation de Jean Dautremay — n° 718.

Choix d'Études et commentaires sur l'œuvre de Diderot :

COPEAU (Jacques), *Notes sur le métier de comédien* — M. Brient.

Diderot Studies, textes en français et

en anglais — Otis fellows et Diana Ghirgossian.

DIECKMANN (Herbert), *Cinq leçons sur Diderot* — E. Droz.

FONTENAY (Elisabeth de), *Diderot ou le matérialisme enchanté* — Livre de poche.

LEFEBVRE (Henri), *Diderot ou les affirmations fondamentales du matérialisme* — L'Arche.

SAINT-AMAND (Pierre), *Diderot : le labyrinthe de la relation* — J. Vrier.

BENOT (Yves), *Diderot : de l'athéisme à l'anticolonialisme* — F. Maspero.

CHOUILLLET (Jacques), *Diderot : poète de l'énergie* — P.U.F.

La Formation des idées esthétiques de Diderot — A. Colin.

POTULICKI (Elizabeth Blanche), *La Modernité de la pensée de Diderot dans les œuvres philosophiques* — A. G. Nizet.

GORNY (Léon), *Diderot, un grand Européen* — Grasset.

MAYER (Jean), *Diderot, homme de science* — Impr. Bretonne.

CATRYSSÉ (Jean), *Diderot et la mystification* — Nizet.

Rêver la matière

Fondateur du Théâtre de l'Aquarium en 1964 qui devient, en 1970, une troupe professionnelle et s'installe à la Cartoucherie de Vincennes, Jacques Nichet y crée douze spectacles, points de repères de sa recherche sur les rapports de l'écriture dramatique et du langage scénique d'aujourd'hui. Appelé, depuis le 1^{er} janvier 1986, à la direction du **Théâtre des Treize Vents, Centre Dramatique National du Languedoc-Roussillon** implanté à Montpellier et à Béziers, Jacques Nichet y poursuit son investigation théâtrale de l'aventure de la pensée humaine à la fois éblouie par la clarté de la science et fascinée par l'obscure puissance du rêve. Son parcours devait inévitablement le mener à Diderot, poète de l'énergie, alchimiste d'une pensée unifiant le rêve et la matière et à une des plus étranges œuvres du XVIII^e siècle, *Le Rêve de d'Alembert*, un face à face de l'irréel, de l'inconscient et de la connaissance positive, dont la modernité ne cesse de nous surprendre.

IRÈNE SADOWSKA-GUILLOIN : *Votre spectacle du Rêve de d'Alembert coïncide avec une vague de renouvellement d'intérêt pour l'œuvre de Diderot qui n'a jamais été autant présente sur les scènes. Qu'est-ce qui a motivé votre choix de ce texte de Diderot après une période de travail théâtral à l'Aquarium orienté essentiellement vers la création contemporaine ?*

JACQUES NICHET : Ce spectacle est pour moi, à plusieurs titres, une sorte de pont entre hier et demain. Il est en rapport direct avec la ville de Montpellier, célèbre de par sa faculté de Médecine. Un de ses médecins, Bordeu, au XVIII^e siècle a collaboré avec Diderot à l'Encyclopédie. Cela me paraissait donc intéressant de faire connaître le lien qui existait entre Diderot et la faculté de Médecine par l'intermédiaire de Bordeu. Outre cette raison ponctuelle je voulais faire entendre la modernité de ce texte qui me semble extrêmement actuel, non pas seulement parce qu'il rejoint aujourd'hui le débat, par certains de ses aspects, de la psychanalyse, mais aussi parce qu'il parle à la fois du corps humain et du rêve, deux éléments sans lesquels le théâtre ne saurait exister.

Le Rêve de d'Alembert s'inscrit-il dans la continuité de votre recherche théâtrale sur l'interroga-

tion du rêve et du langage amorcée déjà dans un de vos spectacles précédents, Les Heures blanches, coréalisé avec Didier Bezace à l'Aquarium d'après La Maladie humaine de Fernando Camon ?

Le rêve a été un peu le fil conducteur du travail de cette première saison du Théâtre des Treize Vents, durant laquelle, à travers deux spectacles, nous avons montré deux situations du rêve. *La Savetière prodigieuse* de Garcia Lorca que nous avons montée au début de la saison, est une pièce sur une femme qui rêve de s'échapper de sa réalité. Il s'agit d'un rêve de fuite. Dans *Le Rêve de d'Alembert* au contraire, nous sommes en présence d'un rêve fécond qui apporte un éclaircissement du réel et qui est un instrument de connaissance. Et je crois que la véritable science se nourrit du rêve. Quant au rapport du *Rêve de d'Alembert* avec la problématique psychanalytique, sans aller jusqu'à y voir les prémises du freudisme, la recherche des relations entre le désir, le rêve et la sexualité soutient le débat que Diderot met en place dans ce texte. En mettant en effet la sexualité au centre de ce rêve Diderot présentait déjà sans doute son importance en tant que fondement de la vie. Même si *Le Rêve de d'Alembert* comporte en germe certains thèmes freudiens, je n'ai pas cherché à en faire une pièce à thèse, mais un spectacle de divertissement, gai, vivant, actuel.

Quelle a été l'option dramaturgique de votre adaptation du Rêve de d'Alembert pour la scène ? Quels sont ses points de repère thématiques ?

Dans l'adaptation que j'ai co-réalisée avec Elisabeth de Fontenay, Joëlle Gras et Jean-Jacques Réau, j'ai essayé d'une part de respecter la structure en triptyque du texte original en gardant les trois temps de la représentation conçue comme une comédie comique en trois actes, et d'autre part de condenser le texte de Diderot en le centrant autour de l'interrogation sur ce qu'est le Moi, l'individu. A notre époque de libéralisme qui vit un retour très fort sur l'individualisme, il est intéressant de voir que Diderot replace l'individu dans le grand Tout qui nous environne et qu'il ne faut pas oublier. Le réseau thématique du spectacle est organisé autour de deux axes principaux : rapport rêve/science et la relation biologique/intellectuel dans la vie de l'homme.

Dans le cas du Rêve de d'Alembert on a affaire à un texte de réflexion « philosophique » qui pour être théâtral doit s'appuyer sur une mise en scène et un jeu d'acteurs extrêmement physique et dynamique...

L'intérêt du théâtre consiste ici précisément à rendre réelle cette conversation et à faire voir, entendre et sentir, une pensée en train

AUTOUR DE...

de s'inventer sur scène. Il s'agit donc de faire un spectacle très sensoriel, qui serait tout sauf un débat d'idées et où la pensée aurait des couleurs, des odeurs, une saveur. Sur scène nous avons essayé de transcrire la pensée de Diderot dans un climat de comédie, où la musique et la magie créée par les éclairages jouent un rôle important et de la matérialiser dans le corps des comédiens, la diction, le jeu, la fantaisie, les images.

Cette théâtralisation vivante, « physique » est encore renforcée par votre parti pris de l'esthétique scénique...

Sur scène il n'y a pas de décor, pas d'objets hormis le lit où dort d'Alembert. Ce lit est un pont matériel entre le rêve et le réel. Il ne s'agit pas dans ce spectacle de reconstituer une époque, ni un salon du XVIII^e siècle, ni un moment de l'histoire de la pensée. J'ai donc évacué de cet espace tout meuble, tout détail qui pourrait donner au lieu scénique une connotation réaliste. Ainsi, s'y retrouve-t-on comme sur une piste de danse où l'on voit évoluer l'étrange ballet de la pensée, de la séduction, de la

connaissance, une sorte de grande pantomime de l'esprit où la communication passe par le corps, les sensations.

Je me suis référé dans ce travail à l'esthétique de Lope de Vega c'est-à-dire : le plateau nu, des acteurs, une passion. Ici les trois passions fondamentales de l'homme, celle de rêver, d'aimer et de connaître se confondent. Ce qui touche, je crois, le public, c'est justement qu'on montre là des choses à la fois très simples et essentielles dans la vie comme le désir, le rêve, le sommeil, la connaissance.

Par le dépouillement du lieu scénique et un dispositif qui met en marche le rêve, vous transférez l'action dans une dimension atemporelle, en la ramenant à sa réalité théâtrale...

L'historicité des personnages n'est qu'apparente et n'est que l'effet des costumes. Les protagonistes du *Rêve de d'Alembert*, figures historiques, sont avant tout des porte-parole de Diderot que les comédiens transforment en personnages. Ce qui m'intéresse là c'est la rencontre des comédiens d'aujourd'hui eux-mêmes, c'est-à-

dire Emmanuelle Grangé, Jacques Echantillon, Gabriel Monnet et Marc Berman, habillés en XVIII^e mais pratiquement pas maquillés, avec le texte de Diderot. Ils se sont emparés de ce texte, s'en sont imprégnés et le jouent comme si c'était le leur. Je crois que le sens du face à face irremplaçable du théâtre consiste en ce qu'il suggère et fait sentir par le jeu, par la musique et les lumières, des choses qui dans ce texte nous concernent profondément, qui sont enfouies en nous et qui s'éclaircissent grâce à la représentation. Nous sommes donc là bien dans un lieu mental, à la fois le théâtre et l'univers du rêve. La scène en pente, fortement inclinée, permet au rêveur d'être en surplomb sur les acteurs et traduit, grâce aux éléments mobiles — pans de bois qui se soulèvent — l'énergie qui circule dans le texte de Diderot. Les mouvements de ce dispositif scénique rythment le jeu et nous situent dans l'énergie du rêve qui soulève les choses et qui en fait jaillir des sens nouveaux.

Propos recueillis par
Irène Sadowska-Guillon

Jacques Nichet

Né en 1942 à Albi, il entre à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 1964 et fonde alors le Théâtre de l'Aquarium, troupe universitaire. Après avoir obtenu son agrégation en 1967, il continue d'animer la troupe tout en entamant une carrière universitaire. C'est en 1970 que le Théâtre de l'Aquarium devient une troupe professionnelle. Elle s'installe à la Cartoucherie de Vincennes deux ans plus tard, sur l'invitation d'Ariane Mnouchkine. Jacques Nichet a mis en scène douze spectacles au Théâtre de l'Aquarium :

1970/71 *Les Évasions de Monsieur Voisin*

1972 *Marchands de Ville*
1973 *Gob ou Le Journal d'un homme normal*
1974 *Tu ne voleras point*
1975 *Ah Q de J. Jourdeuil et B. Chartreux*
1976/77 *La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras*
1978/79 *La sœur de Shakespeare*
1980 *Flaubert*
1982 *Correspondance*
1984 Spectacle Feydeau : *Feu la Mère de Madame et Léonie est en avance* - mise en scène de Didier Bezace et de Jacques Nichet.
1984 Spectacle Maeterlinck - Feydeau : *L'Intruse et Léonie est en avance* - mise

en scène de Didier Bezace et de Jacques Nichet.

1985 *Les Heures blanches* - mise en scène de Didier Bezace et de Jacques Nichet.

Jacques Nichet a également réalisé deux films :

1981 Un court métrage, *Le Collectionneur*.

1983 Un long métrage, *La Guerre des Demoiselles*.

Depuis le 1^{er} janvier 1986, Jacques Nichet assure la direction du Centre Dramatique National du Languedoc-Roussillon, au sein duquel il a créé deux spectacles :

1986 *La Savetière prodigieuse* de F. G. Lorca.

1987 *Le Rêve de d'Alembert* d'après Diderot. ■